

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Il était une fois la Belgique

D'après « Le Mal du pays, autobiographie de la Belgique » de Patrick Roegiers

Distribution

Mise en scène : **Vincent Dujardin**

Avec

Michel de Warzée

Nicolas Pirson

Philippe Vauchel

Création lumières : **Christophe Lecocq**

Scénographie : **Christian Guilmin**

Régie générale : **Sébastien Couchard**

Assisté de **Elodie Sarre**

Assistante à la mise en scène : **Marie Biron**

Une production de la Comédie Claude Volter

Dates : du 23 septembre au 3 octobre 2010

Lieu : Théâtre Jean Vilar

Durée du spectacle : 1h45

Réservations : 0800/25 325

Contact écoles : Adrienne Gérard - 010/47.07.11 – adrienne.gerard@atjv.be

- N'oubliez pas de **distribuer les tickets avant** d'arriver au Théâtre
- Soyez présents au moins **15 minutes** avant le début de la représentation, le placement de tous les groupes ne peut se faire en 5 minutes !

N.B : - les places sont numérotées, nous insistons pour que chacun occupe la place dont le numéro figure sur le billet.

- la salle est organisée avec un côté pair et un côté impair (B5 n'est pas à côté de B6 mais de B7), tenez-en éventuellement compte lors de la distribution des billets.

- En salle, nous demandons aux professeurs d'avoir l'amabilité de se disperser dans leur groupe de manière à encadrer leurs élèves et à assurer le bon déroulement de la représentation.

L'équipe du spectacle

Un pays, c'est un tout. De Brel à la Brabançonne, de babelutte à gotferdoem, de doef à drache, de Herve à tof, de pot belge à pistolet, sans oublier les dentelles, les chevaux brabançons, la mer du Nord, la place des Martyrs, le cuistax, le football, Merckx, Michaux, Spilliaert et Ensor. Trois comédiens en liberté disent les mots de l'auteur. Avec une émotion, une saveur, une drôlerie qui n'appartiennent qu'au théâtre.

I. Quelques questions à l'auteur, Patrick Roegiers

- *Comment est né « Le Mal du pays » d'où est tiré le spectacle ?*

J'ai quitté la Belgique en juillet 1983 pour m'installer à Paris et je croyais bien en avoir terminé avec ce pays qui m'a vu naître et qui m'avait tout repris.

Ce fut un long deuil et j'ai mis des années à m'en remettre.

Beaucoup plus tard, à l'occasion de la mort de mon père, tout m'est peu à peu revenu en mémoire.

Mon enfance, la côte belge, l'accent, le vent, les babeluttas, les croquettes aux crevettes, la Saint-Nicolas, Eddy Merckx, Magritte, Spilliaert.

Bien sûr, je n'avais rien oublié. Tout cela dormait en moi.

Et c'est remonté en surface comme une formidable bouffée de bonheur et d'inconscience.

Je me suis mis à écrire par bribes, en désordre, avec une intense jubilation, un abécédaire imaginaire sur ce pays perdu. Sorte de lexique fantaisiste et subjectif d'un pays dyslexique.

Tout y cohabite : la nourriture, le sport, le football, la littérature, le cyclisme, les chansons, Baudelaire, la Place des Martyrs, Brel, Wiertz, Verhaeren et Luc Varenne. Un pays, c'est un tout. Un ensemble indissociable. Le Mal du pays dit la nostalgie du pays quitté.

Mais aussi le mal (terrible) que ce pays s'inflige à lui-même.

La langue, surtout. L'absence de langue belge. Qui existe, pourtant. Et qui est, au sens propre, inouïe.

Le cœur de l'identité. Michaux et Ensor, ses deux plus grands inventeurs. Le Belge est un excentrique et un singulier apatride. Il croit qu'il n'a pas d'existence propre, pas d'identité, pas d'histoire. Et pas d'avenir. C'est faux.

La Belgique est un pays génial et j'ai tenté de retrouver toutes ses qualités irremplaçables dont je sais qu'elles sont irrémédiablement perdues. Et qui sont pourtant plus vraies que jamais.

- *Le livre a eu un grand succès. Et il a été suivi d'autres...*

Oui, ce qui était dit là avait été peu dit avant. Ce fut pareil quand j'ai créé Pauvre B... !, il y a longtemps. Et puis, Belgavox.

Cela a fait du bien aux Belges qui ont une culture du déni. Il y a eu ensuite La Belgique, le roman d'un pays, chez Gallimard. Et La spectaculaire histoire des rois des Belges qui s'est vendu à 35 000 exemplaires.

Il s'agit d'une trilogie qui n'est peut-être pas terminée. J'y explore la mémoire et la vitalité de ce pays au moment où il doute tant de lui-même et est peut-être menacé de disparaître. Ce qui est affreux, quand on y songe.

- *Comment est né le projet du spectacle ?*

J'ai toujours su qu'il y aurait un jour un spectacle. De nombreux extraits de textes ont été lus à la radio, dans des théâtres ou des librairies. Avec un impact comique immédiat. La langue

belge est une langue du son. Et non une langue du sens. C'est de la musique carillonnante. Et onomatopéique. Le Belge dit tout en un mot : doef, vleg, maf !, tof, peï, cru, zot. J'ai eu l'intuition d'un spectacle joué par trois comédiens, en liberté, sur une scène quasi nue.

Les corps, l'espace, la langue, les mots. La fantaisie d'Arno et de Brel, l'épopée du tour de France, les senteurs de la mer, le vent, le symbolisme qui est le meilleur du monde, les chevaux brabançons, les galeries de la reine, la Grand Place. Tout cela, c'est un opéra. Furieux, drôle, baroque, orgiaque et délirant.

Un pays est un spectacle en soi. Avec des personnages hauts en couleur, tragiques ou truculents, des odeurs, des rires, du bruit, de l'accent. Un monde de mots. Cela a toujours été mon rêve. Et je crois qu'on y est parvenu.

- *Y a-t-il eu une occasion qui a favorisé cette création ?*

Oui, il faut toujours un coup de pouce. Un soir, Jacques De Decker m'a invité chez lui à dîner. En compagnie de Philippe Robert Jones, le fondateur du musée d'art moderne. Et de mon vieil ami Michel de Warzée. On se connaît depuis 1965. Nous avons fait ensemble l'I.A.D., nous sommes sortis en 1968. Un bail ! Il m'a dit qu'il adorait le texte et aimerait le jouer.

Mais comment faire ? J'ai compris qu'il me revenait de m'en occuper. J'ai fait une adaptation de mon livre pour la scène. Gardant des textes courts, variés, inattendus, parlant du sport, de la cuisine, de la mélancolie, etc. Avec des morceaux de bravoure pour chacun. Une matière vive à mordre et à déguster. Laisant le comédien libre de tout inventer.

Michel a engagé Vincent Dujardin, jeune metteur en scène, inventif et exigeant. Et deux complices : Philippe Vauchel et Nicolas Pirson. Plus lui-même.

Le poids du réalisme, la malice, la poésie. L'onirisme. La légèreté. Et les fanfares. Voilà la Belgique qui s'incarne en eux. Et je crois qu'ils sont très heureux.

Le bonheur que j'ai pris à écrire ces textes, souvent très vite, rejaillit dans leur jeu. Et, j'espère, dans le cœur et les yeux des spectateurs.

Ce sera une fête, un feu d'artifice et de vérités, toujours bonnes à entendre, un moment de délire et de générosité dans une époque cynique, si dure, où règne sans partage le repli sur soi. Il était une fois la Belgique fête les retrouvailles d'un auteur, orphelin de son pays, et de la scène.

Les retrouvailles avec un ami qui l'accueille à bras ouverts dans son théâtre. Et surtout le dialogue du théâtre et de l'écriture, de la peinture et de la mémoire, qu'il ne faut jamais séparer. Que demander de plus ? Sinon, la beauté !

On ne souhaite que la joie du spectateur.

II. Le metteur en scène, Vincent Dujardin

Vincent Dujardin est licencié du Centre d'études théâtrales (Faculté de Philosophie et Lettres) à Louvain-la-Neuve. Il commence très tôt l'étude de l'art dramatique. En 1993, il réussit l'examen d'entrée au Conservatoire royal de Bruxelles dans la classe d'André Debaar. En 1998, il joue *Corne de lune* de Christian Dupré sur les planches du Théâtre Blocry.

Vincent Dujardin mène de front ses études et ses débuts de comédien sur les scènes professionnelles. En qualité de metteur en scène, il travaille pour différents théâtres et compagnies.

À la Comédie Claude Volter il met en scène *George Dandin* de Molière et *Menus-Plaisirs* de Jean Tardieu. Passionné de musique, Vincent Dujardin étudie pendant dix ans la guitare classique et le chant.

Sa mise en scène de *Il était une fois la Belgique* est qualifiée d'espiègle et d'inventive.

III. Les comédiens

Michel de Warzée

Diplômé de l'I.A.D. en 1968, il crée trois ans plus tard avec Claude Volter et Sylvie d'Aney, la Comédie Claude Volter. Depuis 40 ans, il joue sur toutes les scènes bruxelloises et de la Communauté française. Il a également créé avec Marcel Delval, le groupe « Animation-Théâtre », futur Varia. Pendant 10 ans, il a été pensionnaire au Théâtre National de Belgique.

En 2003, il est nommé directeur de la Comédie Claude Volter.

Il est actuellement professeur d'Art Dramatique au Conservatoire royal de Bruxelles. Michel de Warzée s'est aussi essayé à la mise en scène, à la Comédie Claude Volter et au Rideau. Maintes fois primé sur les scènes, il a également joué dans une vingtaine de films et téléfilms avec, notamment, Benoît Poelvoorde, Valérie Lemercier, Lambert Wilson, Bernard Yレルès, ...

Nicolas Pirson

Formé au Conservatoire royal de Bruxelles dans les classes d'André Debaar et Charles Kleinberg, il poursuit sa formation à l'École du Théâtre National de Strasbourg. Il fait ses débuts en France sous la direction de Joël Jouanneau, Jacques Nichet et Alain Françon, à la Cour d'honneur du palais des Papes d'Avignon.

Il a joué dans les mises en scène de Stéphane Braunschweig, Laurent Gutman, Jean-Louis Martinelli ou Christophe Perton au Théâtre National de Strasbourg, au Théâtre National de l'Odéon, aux Amandiers, aux Bouffes du Nord ou au T.N.P.

Depuis 2005, il enseigne au Conservatoire royal de Bruxelles.

Philippe Vauchel

Premier Prix d'Art Dramatique au Conservatoire royal de Bruxelles, Philippe Vauchel joue avec faconde et boulimie sur la plupart des scènes belges. Cet acteur, auteur et metteur en scène est aussi le fondateur du Théâtre Nationale 4. On doit à cette compagnie des spectacles comme *Soyons Goélands*, *Racines*, *La Grande Vacances*... Des spectacles qui ont emmené le Nationale 4 aux quatre coins de la Belgique, de la France, de la Suisse et du Québec.

Avec son spectacle d'appartement *Trois secondes et demie* mis en scène par Jean-Michel Frère, il a dépassé les 400 représentations...

Ce comédien a également touché aux petit et grand écrans, jouant dans de nombreux films et téléfilms. Son obsession ? « Faire augmenter le taux d'humanité dans l'air... »

Le spectacle

I. Les références à des Belges célèbres

Jacques Brel (1929 – 1978)

Les 100 raisons pour lesquelles Jacques Brel est belge interprétées avec brio par Nicolas Pirson.

Charles Baudelaire (1821 – 1867)

Charles Baudelaire fera plusieurs séjours en Belgique, pays qu'il juge artificiel et contre lequel il rédige un pamphlet – resté inachevé – *Pauvre Belgique !*

En 1866, c'est à Bruxelles, c'est-à-dire hors de la juridiction française, que l'auteur réussit à publier six pièces condamnées, accompagnées de 16 nouvelles, sous le titre *Les Épaves*. La même année, lors d'une visite à l'église Saint-Loup de Namur avec son ami Félicien Rops, Baudelaire perd connaissance. Cet évanouissement est suivi de troubles cérébraux, en particulier d'aphasie. A partir de mars 1866, il souffre de paralysie. Il meurt à Paris de la syphilis le 31 août 1867.

James Ensor (1860 – 1949)

Né dans une famille de la petite-bourgeoisie d'Ostende, Ensor quitte peu sa ville natale. Son père, un ingénieur anglais, sombre dans l'alcoolisme. Sa mère, de souche flamande, tient un magasin de souvenirs, coquillages et masques de carnaval. Les heures passées près d'elle, dans un décor coloré et fantastique, influencent son inspiration.

En 1877, il s'inscrit à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, où il se lie d'amitié avec Fernand Khnopff et Alfred Finch et fait la connaissance de la famille Rousseau qui l'introduit dans les milieux artistiques et intellectuels de la capitale. Mais il s'insurge contre l'académisme — « Je sors et sans façon de cette boîte à myopes » — et décide de retourner s'installer chez sa mère. Dans la maison familiale où, célibataire convaincu, il vivra jusqu'en 1917, Ensor s'installe un cabinet dans les combles et commence à peindre des portraits réalistes ou des paysages inspirés par l'impressionnisme.

En 1883, Octave Maus fonde le Cercle artistique d'avant-garde « Les XX » et Ensor peint son premier tableau de masques. En 1889, il est question d'exclure Ensor du Cercle dont il est pourtant l'un des membres fondateurs. Le groupe se sépare quatre ans après.

À 33 ans, Ensor est déjà un homme du passé. Le pointillisme et le symbolisme semblent l'emporter. Il doit attendre le début du siècle suivant pour assister à la reconnaissance de son œuvre : expositions internationales, visite royale, anoblissement, Légion d'honneur. Il est désormais surnommé le « prince des peintres », mais il a une réaction inattendue face à cette reconnaissance trop longtemps attendue et trop tard venue à son goût : il abandonne la peinture et consacre les dernières années de sa vie exclusivement à la musique.

Oui, je tiens James Ensor pour le plus grand auteur, créateur et glorieux inventeur de langue belge du XXème siècle. Il est sans conteste, avec Michaux, le plus original, le plus inventif et novateur écrivain moderne, et beaucoup plus érudit qu'on ne l'a cru.
(extrait de Il était une fois la Belgique)

Henri Michaux (1899 – 1984)

Né à Namur le 24 mai 1899, Henri Michaux est un écrivain, poète et peintre d'origine belge. Il voyage énormément mais s'isole de ses lecteurs et des journalistes. Dans les années 1920, il décide d'émigrer à Paris où il se lie d'amitié avec le poète Jules Supervielle.

Henri Michaux a toujours pratiqué différentes formes d'écriture afin d'éviter les genres littéraires trop fermés qui imposent des points de vue. Il écrit par exemple des poèmes en vers ou en prose, il joue sur les allitérations et les assonances ainsi que sur la construction des mots...

Parallèlement à l'écriture, dès 1925, il commence à s'intéresser à la peinture et à tous les arts graphiques en général. Exposé pour la première fois en 1937, il ne cesse ensuite de travailler, au point même que sa production graphique prend en partie le pas sur sa production écrite. Durant toute sa vie, il pratiquera autant l'aquarelle que le dessin au crayon, la gouache que la gravure ou l'encre. Il s'intéresse également à la calligraphie qu'il utilisera dans nombre de ses œuvres.

A partir de 1956, il décide d'expérimenter différents hallucinogènes (notamment la mescaline) afin d'observer la création artistique qui en découle. Il est décédé à Paris le 19 octobre 1984.

*Michaux est belge par les jeux de la langue michalcienne (« et s'engluglignolera »)
Aux mots innovés (magrabote, mornemille et casaquin)
Tels que « il la troulache, la ziliche, la bourbouse et l'arronnesse »
(extrait de Il était une fois la Belgique)*

Emile Verhaeren (1855-1916)

Emile Verhaeren est né à Saint-Amand le 21 mai 1855. A onze ans, il se voit envoyé au pensionnat. Il y rencontre Georges Rodenbach, le futur auteur de *Bruges-la-Morte*. L'éducation très sévère dans ce collège de Jésuites achèvera la francisation complète de ce fils de l'Escaut.

Après ses études secondaires, Verhaeren fait son droit à l'Université de Louvain et participe à plusieurs initiatives littéraires. Il entre ainsi en contact avec des étudiants qui partagent son engouement littéraire.

Promu docteur en droit, Verhaeren fait un stage chez Edmond Picard, célèbre avocat bruxellois que ses activités littéraires et politiques établissent comme la figure de proue de l'avant-garde des années 1880-1890. Très vite Verhaeren abandonne le droit et s'impose comme un critique d'art et de littérature passionné. Il collabore à plusieurs revues belges, devient rédacteur de la « Jeune Belgique » et de « L'Art Moderne » et fournit plusieurs contributions à des revues étrangères. Dans des articles fracassants, le visionnaire qu'il est attire l'attention du public sur de jeunes artistes prometteurs, comme James Ensor.

Tandis que ses articles de critique d'art et de littérature se multiplient, Verhaeren publie en 1883 son premier recueil, *Les Flamandes*. Dans le milieu rural catholique, le recueil fait scandale. Le second recueil de Verhaeren, *Les Moines* (1886) ne reçoit pas non plus un accueil unanimement favorable. Ces déboires, joints à la mort de ses parents en 1888 et à d'incessants problèmes de santé, provoquent une crise morale qui déteint sur son œuvre.

Mais en octobre 1889, Verhaeren rencontre Marthe Massin. C'est le coup de foudre. Le couple se marie le 24 août 1891 et s'établit à Bruxelles. Leur bonheur se reflète dans trois recueils que le poète consacre à l'amour conjugal : *Les Heures claires* (1896), *Les Heures d'Après-midi* (1905) et *Les Heures du Soir* (1911).

D'autres thèmes aussi inspirent Verhaeren. Il se lance dans le combat contre l'inégalité sociale et le déclin des régions rurales, ces fruits amers de la Révolution industrielle. Ce sont *Les Campagnes Hallucinées* (1893), *Les Villes Tentaculaires* (1895), *Les Villages Illusoires* (1895) et sa première pièce de théâtre, *Les Aubes* (1898).

Parvenu au tournant de sa carrière, vers 1898, le poète se fixe définitivement à Saint-Cloud,

près de Paris. Ce déménagement servira beaucoup tant sa productivité littéraire que son rayonnement en France et en Europe. Au seuil du XX^{ème} siècle, le poète a atteint une renommée mondiale : son œuvre est traduite, citée, discutée. Son expressionnisme humanitaire témoigne d'une foi renouvelée dans l'homme et sa vitalité triomphante. Verhaeren voyage à travers l'Europe, jusqu'à Saint-Petersbourg et Moscou, il donne partout des conférences et le roi Albert 1er le proclame *poète national*.

Mais voilà qu'en 1914, à l'apogée de sa gloire en Allemagne, éclate la Première Guerre mondiale. Verhaeren est désemparé. Pacifiste militant, il dénonce la folie de la guerre en des vers enflammés et poignants, publie des poèmes dans des libelles anti-allemands et multiplie les conférences, comme ce 26 novembre 1916 à Rouen, veille de sa mort...

Nous sommes le 27 novembre 1916.

Verhaeren a 61 ans.

A 18h30, le rapide de Paris apparaît.

La locomotive, dont Frans Masereel peut dessiner de mémoire les pistons, sort en mugissant du tunnel.

Huit minutes pour laisser monter et descendre la foule des voyageurs qui se presse sur les quais bondés.

Que se passe-t-il alors ?

Comment rendre l'accident explicable ?

(extrait de Il était une fois la Belgique)

Le poète tente de sauter à bord du train pour Paris avant son arrêt total. Il perd l'équilibre (ou est poussé par la foule ?), glisse sous le train... et meurt sur place.

Fernand Khnopff (1858 – 1921)

A 8 ans, Khnopff déménage à Bruxelles. Sa petite enfance brugeoise marquera à jamais son oeuvre du sceau de la nostalgie et du regret d'une ville idéale.

Après une année de droit à l'Université libre de Bruxelles, il entre à l'Académie des beaux-arts en 1876. Il y fait la connaissance de James Ensor et de Jean Delville.

Il est l'un des fondateurs du « Groupe des XX » en 1883.

Influencé par le courant préraphaélite, et plus particulièrement Edward Burne-Jones, Khnopff participe aux premiers Salons Rose+Croix organisés par Sâr Péladan à partir de 1892. Il crée les frontispices de la plupart des oeuvres du mage rosicrucien.

Lors de l'exposition de la Sécession viennoise en 1898, Khnopff fait sensation et connaît la notoriété internationale. Dans les années 1910, Fernand Khnopff fréquente l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem qui dispense l'enseignement mystique du philosophe Emmanuel Swedenborg, ce qui donne des indications précieuses sur son univers spiritualiste. Son atelier, qu'il avait transformé en temple du Moi, se dressait avenue des Courses à Bruxelles. Il a été détruit dans les années 1930.

De 1902 à 1904, Khnopff se souvient de son enfance brugeoise et compose de nombreuses oeuvres prenant pour motif sa ville d'élection. Certaines d'entre elles se basent sur des photographies de l'Anversois Gustave Hermans. Toutes rendent hommage à l'univers teinté de silence et de mélancolie décrit par Georges Rodenbach, l'auteur de *Bruges-la-Morte*.

Le concept de ville ou de lieu déserté, silencieux, dans lequel ne se déroule aucune action est une constante dans l'esthétique symboliste. De ces espaces émane une ambiance mystérieuse, presque mystique, caractéristique du goût de l'époque.

Mais de toutes les œuvres de Khnopff, celle qui me reste le plus en mémoire, parce qu'elle est la plus poétique et qu'elle se pare d'une aura fantomale prémonitoire, est Une ville endormie (1904), pastel au fusain et crayon noir sur papier chamois, d'un hypnotisme prenant, dans lequel il est loisible de voir le penchant d'un certain



passéisme flamand autant que le symptôme du versant décadent, profondément mélancolique, dépressif ou cafardeux de l'âme belge. Et qui représente avec un réalisme quasi photographique la place du Mercredi, plus connue sous le nom de place Memling, où la statue escamotée, décapitée, émasculée, du peintre, mort à Bruges en 1494, trône sur le socle d'une stèle amputée, devant des loges gothiques aux croisées hermétiquement closes, sur l'esplanade déserte contaminée par l'eau, envahie, submergée par l'onde dormante, faussement stable, en apparence inanimée, qui mua trois siècles plus tôt l'active métropole en cité d'outre-tombe.
(extrait de Il était une fois la Belgique)

*Une ville abandonnée, 1904
Pastel et crayon sur papier, maroufflé sur toile, 76 x 69 cm
Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique*

Léon Spilliaert (1881 - 1946)

Peintre belge ayant fréquenté le milieu du symbolisme belge, dont Maeterlinck et Verhaeren furent les membres les plus connus. Ses influences vont de Edvard Munch à Fernand Khnopff, en passant aussi par Nietzsche et Lautréamont, tandis que ses peintures ainsi que les thèmes qu'elles représentent peuvent être rapprochés d'Edward Hopper, contemporain de Spilliaert. Il fut proche de James Ensor.

Ses toiles se caractérisent par une évidente mélancolie, empreinte de tristesse, à travers la représentation de larges espaces vides (plages et étendues maritimes), ou d'autoportraits jouant sur les ombres dans les crevasses du visage, un traitement de la lumière façon clair-obscur et une sorte d'irradiation. Certaines de ses œuvres confinent à l'abstraction, par des structures géométriques (diagonales et courbes en cercles concentriques). Son inspiration vient sans doute de la ville où il est né, Ostende, et d'errances nocturnes dans la cité balnéaire au long des plages et des digues. Une ambiance de cauchemar et un certain tragique émanent parfois de ses toiles, ou tout au moins un profond et vague sentiment d'errance, de perte et de solitude. Les matériaux qu'il utilise sont l'aquarelle, la gouache, le pastel, les crayons de couleur et l'encre de Chine.

J'aime toute l'œuvre de Léon Spilliaert que j'ai découverte peu avant de quitter la Belgique et dont m'ont tout de suite fasciné les vues étranges, si peu naturelles et convenues, de la plage déserte qui s'étend à l'infini, s'enroule sur l'horizon ou que cerne une digue d'où dévalent d'éthiques silhouettes humaines découpées comme de minuscules et faméliques insectes. J'aime les teintes éteintes et mates de ses pastels qui, par des tonalités sourdes et plombées que distillent délicatement la craie de couleur ou la gouache sur papier, rehaussées à l'encre de Chine, dépeignent sa perception d'Ostende, si éloignée de celle, carnavalesque et ricanante d'Ensor, qui était pour lui « le seul peintre génial de la Belgique » et qu'il talonnait au point d'irriter le

*maître à la barbe pointue qui le trouvait « un tantinet raseur » et râlait de voir sitôt qu'il
entrouvrirait sa porte ce fils de parfumeur mélancolique promener partout sa silhouette
de rêveur ulcéreux, asthmatique et insomniaque.*

(...)

*J'aime par-dessus tout dans l'œuvre sublime de Spilliaert la série stupéfiante
d'autoportraits de 1907 à 1910, à dater de ses 27 ans, où le peintre, livré à
l'enchantement de la songerie, s'affronte à l'inquiétude sidérante du miroir où se
réfléchit sous un jour différent l'expérience peu communicable d'oser se regarder en
face. (...)*

*Des orbites creuses, d'une effrayante fixité, où se terre un regard hagard, halluciné, qui
trouent la tête blafarde de cabillaud au teint crayeux, à la bouche bée, happant l'air à
pleine goulée tel un noyé, engoncé dans sa redingote d'où déborde le haut col droit de
la chemise blanche et que couronne le contour diffus de l'ébouriffante tignasse dressée
dans le noir qui en fait un personnage d'Eraserhead de David Lynch avant la lettre, il
fixe, transi d'effroi, sans narcissisme, ce funeste portait qui traduit autant un état
d'esprit, un état d'âme, un état d'être, qu'il reflète l'angoissant vertige inspiré par la peur
de soi. (extrait de Il était une fois la Belgique)*



Fernand Khnopff - Autoportrait à la lune - 1908

Mais aussi...

Arno

Eddy Merckx

Oscar Max

Médecin bruxellois qui soigna Baudelaire

Roger Moens

Athlète malheureux qui perdit de peu la course finale du 800 mètres en 1960 aux Jeux olympiques de Rome et que l'histoire s'empressa d'oublier.

II. La gastronomie

L'identité d'un pays passe également par sa gastronomie. Il est régulièrement fait référence dans le spectacle à des mets typiquement belges ou dont la préparation ou le nom peuvent différer par rapport aux autres pays...

Quelques exemples :

Le chicon : l'endive pour les Français

La crevette

La mayonnaise :

On peut critiquer la mayonnaise et ses multiples usages, mais elle est peut-être une des rares choses que je suis sûr d'avoir totalement réussies dans ma vie. Je la monte à la main, avec une fourchette, jamais de fouet !, ayant rompu l'œuf, gardé le jaune, versé le sel, le poivre, la moutarde, et un doigt de piment de Cayenne, en versant à mesure un filet d'huile, puis une larme de vinaigre ou quelques gouttes de citron. La mayonnaise est vraiment extra quand elle est dure et tombe en klotte ou en motte, d'un coup, en faisant un bruit sec et mat, mais surtout lorsqu'il n'y a plus de moire huileuse sur les bords du bol ou pot de faïence et qu'on peut la maintenir à l'envers, au-dessus de sa tête, durant trois minutes, montre en main, ce que j'ai fait à maintes reprises, sans que l'accident tant attendu et désiré ne m'arrive. (extrait de Il était une fois la Belgique)

La bière

C'est un euphémisme que de dire que la bière est le vin des Belges. Elle est une vraie religion en ce pays comme l'attestent des bières d'abbaye (Florefe, Leffe, Chimay, Orval, Rochefort), brassées par les bénédictins, les cisterciens ou les trappistes (...)
(extrait de Il était une fois la Belgique)

La bouchée à la reine : vol-au-vent de volaille et son épaisse sauce blanche, coulés dans une tourelle de pâte feuilletée

L'anguille au vert : dépouillée vive et cuite vivante comme le homard

Waterzooi : spécialité gantoise composée de poulet mijoté dans une soupe de légumes

Carbonnades flamandes : blanquette de bœuf bouilli à la bière, lardons, carottes, échalotes, pommes, gelée de groseille et pain d'épice

Cramique : pain aux raisins noix de Corinthe

Craquelin : pain serti de perles sucrées

Cuberdon : cône fourré de framboise, très finement glacé

Tarte au riz

III. Le belgicisme, qu'est ce que c'est ?

Le belgicisme est une particularité du parler français de Belgique et qui le différencie du français de France.

Comment se présente le belgicisme ? Le plus simplement du monde puisque, généralement, celui qui le commet considère le mot ou la tournure critiquable comme tout à fait naturel et correct... parfois même élégant car, ne l'oublions pas, il y a des belgicisms prétendument distingués et recherchés ! Contrairement à ce que croient beaucoup de personnes, un belgicisme n'est pas nécessairement un nom comme les exemples typiques que l'on allègue souvent : la *drache* (averse), l'*entièreté* (totalité), l'*ajoute* (ajout)... Toutes les parties du discours sont soumises à la contagion de cette « maladie du pays » : l'adjectif (*crollé*, *caritatif*), le numéral (*septante*, *cent et deux*), le pronom (*tout qui*, *celui-là qui*), le verbe

(*dracher, blinquer*), l'adverbe (*anticipativement*), la préposition (*bas de son vélo*), l'interjection (*puf ! bêk !*).

Mais le premier belgicisme est de prononciation... Un des défauts de prononciation les plus répandus en Belgique consiste à relâcher l'articulation des consonnes finales quand il s'agit de sonores (*marge* devient *marche* ; *trombe* devient *trompe*, etc.) Défaut plus grave encore, le Belge se permet souvent d'escamoter la prononciation de la dernière consonne quand la finale en comporte deux : *sucre* s'entend souvent prononcer *suc*, *table* devient *tâpe*...

D'où viennent les belgicisms ? Les linguistes ont découvert que toute langue varie dans le temps et l'espace : en un siècle une langue peut évoluer considérablement ; d'une région à l'autre, parfois d'un village à l'autre, il existe des différences sensibles. Comme la langue n'évolue pas en tous les endroits avec la même rapidité (on comprend aisément que le parler des villes évolue plus rapidement et peut-être autrement que le parler des campagnes), ce phénomène engendre celui de l'archaïsme : des régions restent fidèles à un mot, à une tournure que les voisins ont abandonnés parfois depuis longtemps.

Les variations géographiques d'une langue peuvent s'expliquer par ce qu'on appelle le substrat. Le français est une langue de culture qui, en Wallonie est venue se superposer à des dialectes wallons, picards, lorrains ou champenois ; à Bruxelles et en Flandres, le français s'est superposé à des dialectes flamands.

Les diverses sortes de belgicisms :

- le belgicisme phonétique (accent, intonation, prononciation)
- le belgicisme par archaïsme
- le wallonisme
- le flandricisme
- le germanisme
- le belgicisme administratif (les désignations administratives qui ne reproduisent pas du tout les termes français ou les expressions en usage en France. Exemples : *échevin, proviseur*)
- le belgicisme statistique (certains mots, certaines tournures sont connus en Belgique et en France avec cette différence que les Belges y recourent neuf fois sur dix et les Français presque jamais : comparez la fréquence d'emploi de la locution *s'il vous plaît* en Belgique et sa rareté en France !)

Quelques expressions pures belges... et leurs corrections

<i>Je gagne autant par mois</i>	Je gagne tant par mois
<i>Moi bien !</i>	Moi si !
<i>Venez boire le café !</i>	Venez prendre le café !
<i>Boules, chiques</i>	Bonbons
<i>Dringuelle</i>	Pourboire
<i>Drache</i>	Averse
<i>Une heure de fourche</i>	Une heure creuse, un trou d'une heure
<i>Ça goûte ?</i>	Est-ce à votre goût ?
<i>Une griffe dans le visage</i>	Une égratignure dans le visage
<i>Je ne peux mal</i>	Il n'y a aucun danger (que je le fasse), aucun risque
<i>Je n'en peux rien</i>	Je n'y suis pour rien
<i>Prendre les poussières</i>	Épousseter, enlever/ôter la poussière
<i>Avoir le temps long</i>	Le temps semble long

<i>Tirer son plan</i>	Se débrouiller, s'en tirer
<i>Trop poli que pour être honnête</i>	Trop poli pour être honnête
<i>Se méconduire</i>	Se conduire mal
<i>Loque</i>	Torchon
<i>Lichette</i>	Attache
<i>Légumier</i>	Marchand de légumes
<i>Gosettes</i>	Chaussons
<i>Friture</i>	Friterie
<i>Cumulet</i>	Culbute
<i>Crolle</i>	Boucle
<i>Il fait cru</i>	Il fait humide et froid
<i>Clenche</i>	Poignée
<i>Brosser, sécher les cours</i>	Manquer les cours, ne pas assister aux cours, faire l'école buissonnière
<i>Il a été busé</i>	Il a été recalé, il a raté son examen, il a échoué
<i>Elle attend famille</i>	Elle est enceinte
<i>Assez bien de monde</i>	Pas mal de monde
<i>Tof</i>	Chouette, bien, plaisant
<i>Doef ou douf</i>	Chaud, lourd, étouffant
<i>Avoir une douf</i>	Avoir une cuite
<i>Gotferdoem</i>	« Sacrebleu »
<i>Babelutte</i>	Bonbon au beurre et au caramel
<i>Pistolet</i>	Petit pain fendu en son milieu
<i>À tantôt</i>	A tout à l'heure
<i>Pour du bon</i>	Pour du vrai
<i>Oui, sans doute</i>	Non, bien sûr
<i>Non, peut-être !</i>	Oui, évidemment
<i>Peï, pey ou peye (Bruxellois)</i>	Un type, un gars sans rien de particulier
<i>Ca stink ! (Bruxellois)</i>	Ca pue !
<i>Faire de son stoef, stofer (Bruxellois)</i>	Se vanter
<i>Zinneke (Bruxellois)</i>	Bâtard
<i>Être ou rester zat (Bruxellois)</i>	Saoul
<i>Zozo (Bruxellois)</i>	Sot
<i>Caberdouche (Bruxellois)</i>	Café qui ne paie pas de mine
<i>Caricole (Bruxellois)</i>	Bulot

Petites histoires de Belgicisms...

- *Caritatif*

Lorsque les journalistes belges durent présenter dans les journaux la fiancée du roi Baudouin, Fabiola, ils s'informèrent à des sources espagnoles et découvrirent que la princesse s'occupait beaucoup d'œuvres philanthropiques, d'œuvres de charité, ce que les Espagnols appellent « obras caritativas »... Les journalistes adaptèrent cela en *œuvres caritatives* ; tout le monde comprit. Un belgicisme était né car les Français et leurs dictionnaires ignorent ce terme...

- *Marier ou épouser ?*

Beaucoup de Belges considèrent à tort les termes *épouser* et *marier* comme de parfaits synonymes. Le premier signifie prendre quelqu'un pour époux (épouse). On dira donc *X a épousé Y*. *Marier*, c'est unir deux êtres par le mariage, c'est célébrer leur union. Il est donc correct de dire *Le bourgmestre marie les fiancés*. *Marier*, c'est aussi donner en mariage : *Le boucher a marié sa fille au fils du charcutier*. L'erreur fréquente en Belgique consiste à employer *marier* dans le sens d'*épouser* : *X a marié Y*. La confusion vient sans doute de la forme pronominale *se marier* qui, elle, est synonyme d'*épouser*.

A retenir : les parents, les prêtres, les officiers d'état civil *marient* ; les fiancés *se marient* !

- *Auditoire*

En français, l'*auditoire* désigne l'ensemble des personnes qui écoutent un conférencier, un savant, un professeur. La conférence a lieu dans une salle.

En Belgique, nous employons le terme *auditoire* pour indiquer le lieu de la conférence. Mais dans ce cas – une fois n'est pas coutume – les dictionnaires donnent raison aux Belges.

Les deux premiers sens du mot *auditoire* sont : 1. Enceinte où une assemblée se réunit pour entendre des orateurs. 2. Lieu où l'on plaide dans les tribunaux. Le sens récupéré par les Français ne vient qu'en troisième position : Collectivement, tous ceux qui écoutent. Le Français contemporain a manifestement négligé et oublié le sens premier... tandis que le français de Belgique en a fidèlement maintenu la tradition vivante. Nous avons affaire ici à un belgicisme par archaïsme.

Source : J. Hanse, A. Doppagne, H. Bourgeois-Gielen (Office du bon langage),
Chasse aux belgicisms, éd. J. Duculot, 1971

Petit jeu pour terminer...

Testez vos connaissances de la langue belge...

1. Quel est l'équivalent en France du légume appelé *chicon* chez nous ?
2. Quel terme utilise-t-on en France pour parler d'un *baxter* ?
3. Comment désigne-t-on nos *slaches* nationaux en France ?
4. En France, que demande-t-on pour obtenir du *filet américain* ?
5. Que désigne une *chamoisette* ?
6. En France, vous ne servirez pas le potage dans des *assiettes profondes* mais plutôt dans... ?
7. Une *ramassette* n'existe pas chez nos voisins français. Quel est son équivalent ?
8. Comment appelle-t-on, en France, la *tête pressée* ?
9. Lorsque nous rapportons des bouteilles vides au magasin, nous parlons de vidanges. Quel est le terme employé en France ?
10. Quand il fait *caillant* en Belgique, pour le Français, il fait...

Réponses :

1. Endive
2. Une perfusion
3. Des tongs
4. Du steak tartare
5. Un torchon à poussières
6. Des assiettes creuses
7. Une pelle à poussière
8. Fromage de tête : si cette expression peut faire sourire (autant que son équivalent belge ?), le terme « fromage » renvoie à « mis en forme », le fromage de tête est souvent, en effet, préparé dans une terrine avant d'être démoulé.
9. Verres consignés. *Vidange* signifie l'action de vider.
10. ...froid

Pour aller plus loin...

- *Le Dictionnaire des belgicisms*, élaboré sous la direction de Michel Francard, éd. De Boeck-Duculot : plus de 2 200 belgicisms sont rassemblés, un record ! Pour chaque entrée, on trouve la prononciation, la catégorie grammaticale, la définition, des exemples forgés, un équivalent en français de référence, des rapprochements avec d'autres pays francophones, des explications étymologiques et des anecdotes.

Cf article de presse en annexe

- Patrick Roegiers, *Le Mal du pays, autobiographie de la Belgique*, éd. du Seuil, 2005